



Collection particulière

INTERNATIONAL · VIETNAM

Soixante-dix ans après la fin de l'Indochine, rencontres avec ses derniers témoins : le temps des illusions

Par Bruno Philip (Ho Chi Minh-Ville, Dalat, Buon Ma Thuot, Hué [Vietnam], envoyé spécial)



Buu Y il y a plus de 20 ans à Hué (*photo DdM*).

L'ami de JF Hubert mais qui n'est pas le mien car je n'ai absolument pas le culte des castes et ce, dans n'importe quel pays.

Il restait à Hué et à Ho Chi Minh ville, il y a plus de 20 ans, en effet, nombre d'aristocrates descendants de la cour de Hué ... Plus ou moins brillants mais dont l'arrogance trop souvent affichée et ostentatoire m'a toujours fait frémir.

Je connais trop ce milieu pour ne pas avoir l'admiration de trop de nos contemporains pour cette caste malgré tout extrêmement minoritaire.

Par contre j'avais une vraie amitié pour

Jacques Oudin,

né dans la Baie de Danang/Tourane qui a vécu jusqu'à ses 11 ans dans la citadelle. Jacques était entre autres Sénateur (...) sa liberté et ouverture d'esprit détonnaient non seulement au Sénat mais bien au-delà.



Jacques Oudin au tout début du siècle à Hué

https://www.lemonde.fr/international/article/2024/07/17/soixante-dix-ans-apres-la-fin-de-l-indochine-rencontre-avec-ses-derniers-temoins-le-temps-des-illusions_6251329_3210.html

- **Huê, parfums d'un empire**

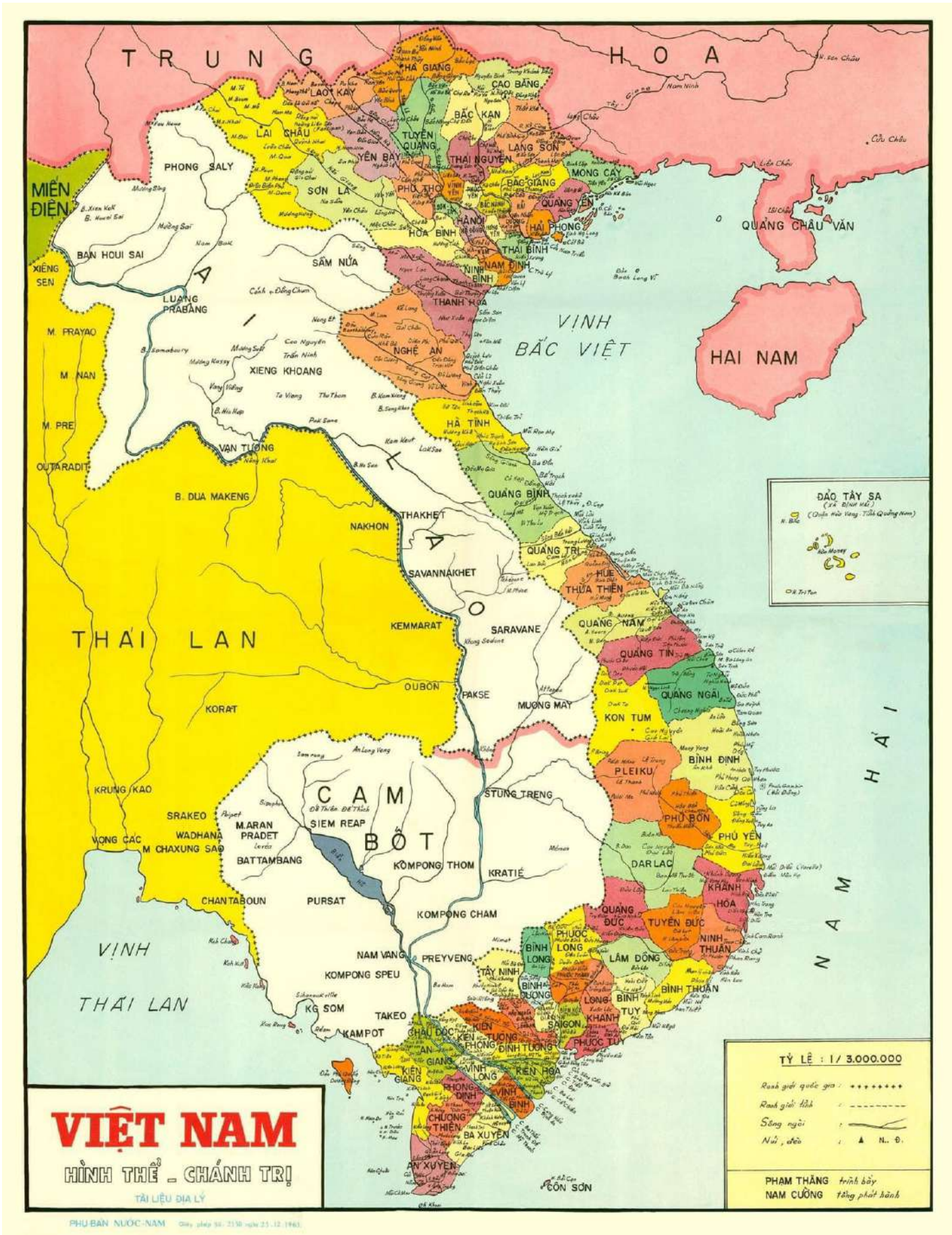
L'ancienne capitale de l'empire d'Annam (1802-1945) déploie son antique splendeur le long de la célèbre « rivière des parfums ». Sur la rive opposée à la ville moderne se dresse la Cité impériale, l'un des trésors du patrimoine national.

Dans une rue désormais dévolue à un « tourisme sac à dos » où s'alignent bars, restaurants et salons de massage, rencontre avec une autre légende de l'Indochine, le très vénérable, très francophone et très érudit M. Buu Yi, 87 ans. Sa passion pour la France, surtout pour la culture et la langue de celle-ci, demeure vive : il a traduit en vietnamien André Gide, Antoine de Saint-Exupéry, Albert Camus et Michel Tournier. Quand il se lève de table pour aller nous chercher un livre – il est assis sur une chaise de la pizzeria que son fils a ouverte dans ce quartier touristique, il ne dit pas : « Attendez-moi une minute, je reviens », mais : « Pardonnez-moi, je m'efface un instant... »

Pour lui, la France, c'est à la fois la littérature et le progrès : « *Les intellectuels français nous ont aidés à acquérir une méthodologie, un outil dont étaient dépourvus nos lettrés, s'ils voulaient étudier leur propre culture, la poésie, la musique, l'histoire.* » L'influence de la culture française au Vietnam lui paraît majeure, à travers notamment l'impressionnisme, l'existentialisme et le surréalisme. « *J'ai toujours clamé sur tous les toits que mon vietnamien est meilleur grâce à ma connaissance du français et mon apprentissage de l'analyse grammaticale.* » Surtout, ne lui parlez pas des atrocités commises par l'armée française lors du conflit ou des injustices de la colonisation : « *Les gens ont une vision trop militariste de la présence française en Indochine, moi j'en ai une vision culturelle.* »

Buu Yi, en revanche, ne tire aucune vanité de ses origines aristocratiques. Son arrière-grand-père était pourtant le prince poète Tuy Ly Vuong (1820-1897), lui-même fils de l'empereur Minh Mang (1791-1841). « *Vous savez, l'empereur a laissé derrière lui une progéniture considérable, 143 enfants, alors... »*

Immobile, toujours aussi digne dans le décor d'une pizzeria qui lui ressemble pourtant si peu, Buu Yi se fend d'un mince sourire. Après une heure de discussion, il s'en va. A petits pas, il glisse sur le sol, figure d'un autre temps se réclamant d'une autre époque. Toute une vie passée à glorifier la France. Était-il, lui aussi, dans l'illusion ? Il est en tout cas l'un des derniers témoins d'une passion passée de mode.



LA CHRONIQUE hebdomadaire de Xuân Bách

« **Le Têt noir** Ce n'est pas encore le mois du brun mais il pleut trop ces jours-ci, alors j'écris à nouveau sur le brun pour m'adapter au temps.

Juillet est le mois de la mousson Tout est rouge quand il pleut. Parfois ce n'est pas facile. Les gens de Tay, ma ville natale (Trang Dinh) appellent ça DOI. Après avoir passé tant de temps à acquérir de l'expérience météorologique, les collègues ont trouvé quelques proverbes sur la pluie brune en juillet c'est très intéressant.

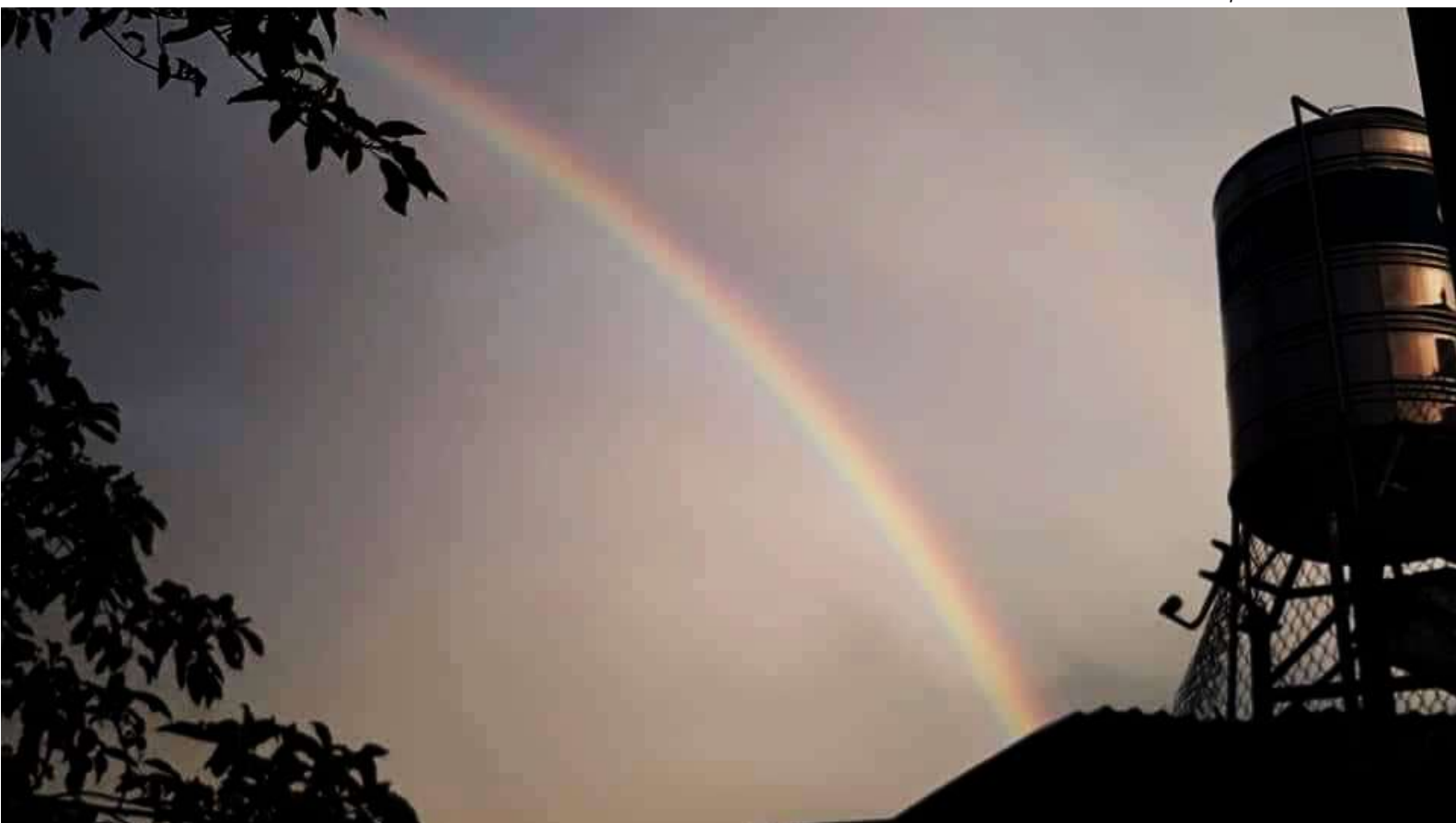
Voici : - Glisse sur le lait maternel (19 nuages bruns commencent à arriver, ça devient nuageux)

- il a faim (20e d'entre eux, des nuages sombres arrivent et il pleut comme un nuage)
- Il a tellement faim (21 stupides qui se mentent, forte pluie)
- Encore faim (22 fortes pluies)
- Puis (23 fortes pluies)

Regardez la montagne Phjiac (25 fois au revoir, la pluie s'arrête)

Dans l'ancien calendrier c'est jusqu'au 22 juillet que les compatriotes mangent de la viande de canard, de la viande de poulet comme le riz : offrandes aux ancêtres. Le têt s'appelle "faim". Oh mais ça fait longtemps que plus personne ne mange de ce têt là. Même le Têt affamé est oublié.

... *L'autre après-midi*





Lors des funérailles, cet instrument ci-dessus est très important dans l'ensemble d'instruments de musique du professeur Tao. Chaque région a ses rites spécifiques. Il faut un endroit pour accrocher le *crématorium funéraire* en forme de dragon. Dans les quartiers de Trang Dinh et Van Lang, l'incinération est accrochée au nuage, crochet spécial. Lors de la célébration des funérailles à Trang Dinh et Van Lang, les objets relatifs aux rites sont placés sur la table et le professeur joue la tête courbée sous un parapluie. Il y a un espace vide entre le bûcher funéraire et la surface de la table, donc le son est très fort, brillant et lointain. En raison d'une telle fonction, les funérailles sont souvent jouées par le directeur du groupe d'enseignants qui agit comme le chef d'orchestre. J'aime beaucoup les funérailles car il a une belle musique. Dans les villages, quartiers de Trang Dinh, du

coup très tôt le matin on entend teng teng (simulation d'interview) accompagné du son des tambours et des cymbales ...









xuân bách a 35 ans et plein d'enthousiasme et d'avenir devant lui. Au fil des semaines il nous fait partager ses intérêts

<https://www.facebook.com/share/v/MHN7Um1GHZVui6tS/?>

LE PROJET THIEN de l'ASSOCIATION PARFUMS DU VIETNAM

parfums-vietnam.com



Le Then chez les Tay, les Nung et les Thai

À tt. Bình Liêu
Bình Liêu District Quảng Ninh Vietnam

LE PROJET THIEN

de l'ASSOCIATION PARFUMS DU VIETNAM

parfums-vietnam.com

Le Then chez les Tay,

les Nung et les Thai

Projet de HOANG Thi Hong Ha porté par DdM



Le Then ou Hat Then est une représentation religieuse dont l'origine s'inscrit dans les traditions des ethnies Tay et Nung qui habitent principalement dans les provinces situées dans les montagnes du Nord du Vietnam. C'est un long poème qui décrit un voyage au paradis avec l'empereur de Jade.

Le Then est un art de la scène qui regroupe la danse, la musique et le théâtre. Pendant les cérémonies, Then ou Giang (noms d'artistes donnés à l'homme ou la femme) doivent exécuter les rites. Les artistes dansent, chantent et jouent un instrument de musique. La musique fait partie de la cérémonie. Le Then désigne aussi le nom du médium (Ông Then, bà Then) qui préside à la cérémonie du Then.

Les Tay et les Nungs de tous les âges, croyants ou non, vénèrent le Then. D'autres groupes ethniques tels que les Thai, H'mong et les Kinh ont aussi ajouté ce type de chants à leur vie spirituelle.

Il existe actuellement deux catégories du Then : **le Then ancien** et **le Then nouveau**.

Le Then ancien comprend deux types : **le Then** « Ky yen » (littéralement, Then qui invoque les divinités, pour solliciter la paix) et le Then « Le hoi » (Then festif).

Le Then nouveau (chant dans la langue vietnamienne moderne ou quoc ngu), celui-ci apparaît au début XXe siècle, au sein du processus d'échange culturel avec les Kinh.

L'espace de représentation du Then dépend du chant. Cela se passe dans une pièce devant un autel. Le Then n'exige rien de l'espace car dans les chants eux-mêmes, l'espace est décrit en détail et les Tay peuvent imaginer le contexte. Le spectacle peut même se dérouler dans une salle ou sur une scène en plein air sans décoration particulière.

Les instruments du Then sont importants. Ils comprennent : *le gourd luth*, les *grelots*, une *cloche en cuivre*, un *petit tambour*. Le gourd luth est un instrument à cordes. Les cordes sont faites de soie, de nylon ou de fil de pêche. Les trois cordes symbolisent le père, la mère et le ciel.



Le **Then - patrimoine immatériel** du Viet Nam. Le Then a un rôle très important dans la vie des communautés Tay et Nung parce qu'il exprime les émotions et reflète les activités quotidiennes. Il est considéré comme un moyen de sauvegarder la culture ancienne des Tay et des Nungs. Le Then est présent à diverses occasions. Par exemple : Une cérémonie pour conjurer le malheur, comme donner un enfant à un couple stérile, pour implorer la pluie en cas de sécheresses ou pour demander les destructions de parasites.

Les chants dans le Then ont une dimension profonde. Par exemple : lorsque le médium chante lors d'un deuil, il évoque le fait que le mort peut rentrer en contact avec son ou ses ancêtres.

Il accède à une nouvelle vie, proche de la forme de celle qu'il avait dans le monde d'ici-bas avec une maison, un bovidé et un champ. C'est une manière de consoler le vivant pour que celui-ci ne sente pas la souffrance.

Grâce au Then, on peut comprendre la culture, la croyance de ce groupe ethnique. Pour saisir la complexité du groupe ethnique Tay, donc on doit étudier le Then. Cependant, le Then a connu de nombreuses vicissitudes. D'après, les livres anciens des Tay et certains artistes, le Then apparaît vers le VIII siècle ; Son apogée se situe aux alentours du XVIe-XVIIe siècle, lorsque Mac Kinh Cung s'est rendu dans la province de Cao Bang, pour construire un rempart contre la dynastie Lê (1598- 1625). La dynastie Mac utilisait le Then comme musique de cour.

Après la réunification de 1975, le Then comme d'autres arts, mouvements, cultes traditionnels, sont considéré comme des superstitions qui doivent disparaître.

Depuis 2005, le gouvernement essaye de développer le Then, notamment à l'occasion du festival du Then de la province de Thai Nguyen. Selon ses plans, le ministre de la Culture a perfectionné le dossier du Then jusqu'en 2018 pour demander à l'UNESCO de le reconnaître comme patrimoine immatérielle du monde.

En 2019 ce groupe a été inscrit sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par UNESCO.
2 Groupes des minorité Tay et Nung qui viennent des villes de Ha Giang, Cao bang, Lang Son des montagnes du Viet Nam

**9 artistes viendront en France
dès le début octobre 2024**

<https://bvhttdl.gov.vn/cau-then-viet-bac-giua-long-ha-noi-621243.htm>

<https://toquoc.vn/cau-then-viet-bac-gioi-thieu-tinh-hoa-cua-then-toi-cong-chung-thu-do-99234097.htm>

<https://m.baodantoc.vn/cau-then-viet-bac-giua-long-ha-noi-11841.htm>

<https://youtu.be/-mPI8m8zEWM?si=JvwPo3usOrOcKdOI>

<https://youtu.be/DImRGpDEMdo?si=ydcgNPungKigwQFJ>

<https://youtu.be/DqxUsY1cphs?si=KrSZMng55fMrIvst>



<https://www.facebook.com/nguyen.bach.370/videos/1443010066614358>

<https://www.youtube.com/watch?v=2JUupVA77qyw>



Nông Thị Lìm

Triệu Thủy Tiên

Chu Văn Minh

Nguyễn Văn Thọ

Nguyễn Văn Bách

Tô Đình Hiệu

Đình Hoài Nam

Trịnh Thị Nguyệt

Phạm Thị Thảo



FESTIVAL DE L'INTELLIGENCE
ECONOMIQUE FRANCOPHONE

3ème édition

INTERVENANT

François BIBONNE

Réalisateur, cinématographe et conférencier

François Bibonne, est un réalisateur primé du film documentaire « Once Upon a Bridge in Vietnam » (New York International Film Awards, Los Angeles Film Awards), invité régulier à Columbia et Harvard, il parle de diplomatie culturelle aux Théâtre de Fontainebleau, Forum des Images, Mairie de Versailles, Campus Asia des Sciences Po Paris, Plantifs mélomane. Il fonde en 2021 le Studio Thi Koon, dont le principal partenaire est la Fondation des Ecoles d'art américaines de Fontainebleau.

Doper le rayonnement de la francophonie dans le monde

03 octobre 2024

Paris, France

Indochine, le temps des illusions

MÉMOIRES D'INDOCHINE 113 Il y a soixante-dix ans, les accords de Genève marquaient, le 21 juillet 1954, la fin de la colonie française d'Extrême-Orient, dont une partie est aujourd'hui devenu le Vietnam. A travers le pays, « Le Monde » s'est mis en quête des dernières traces de ce passé, de plus en plus évanescentes

HO CHI MINH-VILLE, DALAT, BUON MA THUOT, HUÉ (VIETNAM) - *envoyé spécial*

Dans le flux jour d'une aube grisâtre – il est 5 heures, l'ex-Saigon s'éveille, mais tout juste –, l'ancienne rue Catinat déroule sous les pas du promeneur la pente la menant vers la rivière. Devant le bâtiment du Théâtre municipal, pâtisserie architecturale construite en 1900, un chauffeur de taxi dort, tête renversée sur l'appui-tête, pieds pendant hors des vitres ouvertes; un chien jaune affublé d'une guêpe de hyène fait les poubelles; des joggeurs matin aux s'élançant à petites foulées vers un soleil pâle qui commence à rougir l'horizon.

A l'est rênant de la rivière de Saigon, en surplomb des berges bossues, la rue débouche sur un lieu emblématique de l'Indochine française, durant les premières décennies du XX^e siècle: ici, sur les quais de ce qui fut un port mais ne l'est plus, les paquebots venus de Marseille déversaient une foule hétéroclite de passagers: fonctionnaires, soldats, colons, aventuriers de métropole, mais aussi voyous des bas quartiers et « petits Blancs » en quête de fortune. « Âge d'or » de la colonisation, jours heureux de l'empire et bonheurs somnambules avant le basculement vers l'opprobre: à partir de 1945, les soubresauts d'une violente et humiliante décolonisation ratée allaient déboucher sur un conflit sanglant, la guerre d'Indochine.

France-Indochine, une *love story*, comme on le lit si souvent? Peut-être, mais celle-ci a mal fini. La romance des Français et de leur colonie de l'Orient extrême se termina dans l'horreur, la boue, le sang. Il y a soixante-dix ans, le 7 mai 1954, le camp retranché de Dien Bien Phu s'effondra sous les assauts des combattants du Vietnam (la Ligue pour l'indépendance, d'obédience communiste), prêts à mourir au nom de l'indépendance.

Dien Bien Phu, trois syllabes claquant comme une rafale de kalachnikov, et dont l'écho finit par résonner tels les trois coups d'un théâtre de l'absurde, celui du naufrage annoncé de longue date du mythe indochinois. Le 21 juillet, les accords de Genève, à l'issue d'âpres négociations entre le président du Conseil, Pierre Mendès France, et son « partenaire » du Vietnam, le futur premier ministre Pham Van Dong, tirèrent un dernier rideau de nuit sur le crépuscule de la France en Asie.

Sept décennies plus tard, comment définir l'« Indo », ainsi qu'on l'appelait autrefois? Difficile à dire, tant ce moment d'histoire constitue une mémoire embrouillée où s'entremêle un patchwork d'imaginaires: rizières inondées en miroirs brisés, reflétant le ciel tourmenté des moussons, silhouettes courbées de paysannes aux chapeaux pointus, splendeurs des paysages « cognac-côtes » à la terrasse des cafés, cyclopoissus conduisant des dames bien mises à leurs tropicales

garden-parties. Vue de France, comme l'illustre-t-elle plus tard l'exotisme un rien boursoufflé du film de Régis Wargnier *Indochine* (1992), avec Catherine Deneuve, l'« Indo » trébuchait son lot de clichés.

Paris, le début d'une histoire
« L'« Indo », vous me demandez ce que c'était? Eh bien, je vais vous dire, c'était un pays où les Français se faisaient des illusions », résume, regard malicieux et phrases sarcastiques, Philippe Franchini. L'homme qui nous attendait, avant notre départ pour le Vietnam, dans une brasserie parisienne, est une légende de cette lointaine époque. A 96 ans, le fils du propriétaire du célèbre Hôtel Continental de Saigon – qui reprit l'affaire de son père, avant de devenir écrivain – est la survivante mémoire de l'« Indo ». « Les Français n'étaient peut-être pas tous arrogants, précise-t-il, mais ils étaient nombreux à l'être [rites], et même s'il y avait quand même des gens à l'esprit large, nombreux étaient ceux qui se conformaient strictement à une hiérarchie de castes. » Né des amours d'un père corse et d'une mère vietnamienne, il ajoute, rigolant et acerbé: « *Franchement, dans l'ensemble, les Français n'y comprenaient pas grand-chose, au Vietnam.* »

Que reste-t-il de cette présence française d'un peu moins d'un siècle? Pour la centaine de millions de Vietnamiens, au fond, très peu de choses, n'en déplaise aux nostalgiques des empires d'antan. Le français voit ses derniers locuteurs en train de disparaître et, vu de Hanoi et de l'ex-Saigon, la France, puissance déclinante, est désormais perçue comme entité négligeable.

C'est donc ici, au-dessus des quais autrefois situés non loin de l'extrémité de cette « Catinat la coquine », lieu des plaisirs et de la vie nocturne – dont l'appellation moderne de « Dong Khoi » (« soulèvement général ») ne rend pas justice à la vraie nature – que commençait l'aventure pour les nouveaux arrivants. Celle-ci avait été rendue possible, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, par une série de victoires militaires qui avaient émaillé les débuts de la conquête, quand, sous prétexte de venger la persécution de milliers de chrétiens par l'empereur vietnamien Tu Duc (1820-1883), Napoléon III avait envoyé en Extrême-Orient un corps expéditionnaire.

Dès lors, le processus colonial était lancé. Saigon, tombée aux mains des Français, en 1859, sera le premier bijou de la « perle de l'empire », un ensemble composé plus tard de trois îles (« pays »), l'ensemble Cochinchine-Annam-Tonkin (l'actuel Vietnam), à quoi s'ajouteront les royaumes du Cambodge et du Laos. Une vaste région que les Français vont dénommer « Indochine », formule à la fois curieuse et pertinente pour définir un espace géographique ne précédant ni de la Chine ni de l'Inde. Simplement, la longue histoire de cette sous-région combinait les influences culturelles et religieuses chinoi-



«FRANCHEMENT, DANS L'ENSEMBLE, LES FRANÇAIS N'Y COMPRENAIENT PAS GRAND-CHOSE, AU VIETNAM»

PHILIPPE FRANCHINI
écrivain, ancien patron
de l'Hôtel Continental,
à Saigon

ses (pour le Vietnam) et indiennes (pour le Cambodge et le Laos).

Le soutien aux catholiques, dont Napoléon III voulait, en France, s'attirer les bonnes grâces, cachait d'évidentes arrière-pensées stratégiques et commerciales. La France guignait un passage vers la Chine et cherchait aussi à contrebalancer la poussée anglaise vers l'Asie de l'Est, après la vassalisation de la Birmanie par l'Empire britannique. A la fin des années 1880, Paris étendra ainsi son contrôle dans le ly septentrional du Tonkin, aux portes de la Chine, après avoir subjugué l'empereur d'Annam, qui régnait à Hué, la capitale royale, dans le centre du pays.

Ho Chi Minh-Ville, les fantômes de Saigon

Au bout de l'ex-rue Catinat, toujours en cette aube du 7 mai, c'est le rouge qui domine. Pas seulement celui du soleil se levant à l'horizon

des gratte-ciel, mais aussi celui d'une grande affiche dont la légende souligne fièrement la photo culte d'un soldat du Vietnam plantant son drapeau sur le QG du commandant de la place forte de Dien Bien Phu, le général de Castries (la photo est une reconstitution, mais qu'importe...): « *Commemoration du 70^e anniversaire de la victoire* », symbole de la « *résistance contre le colonialisme français* ».

Une troisième touche de rouge est visible, juste en face, devant l'entrée d'un autre hôtel mythique, le Majestic: celle d'une Ferrari dont le vermillon tranche sur la lumière encore fade de l'aube. Saissant contraste offert par cette République démocratique du Vietnam, régime autoritaire converti depuis plusieurs décennies aux vertus de l'économie de marché à la sauce post-communiste: le bolide fait se télescoper avec fracas l'un des symboles du monde de la finance avec le souvenir de l'austère soldat viet au boudin de riz en bandoulière, chargeant les défenseurs de Dien Bien Phu au nom des principes de l'égalité entre les peuples.

Sept décennies après la dissolution de celui-ci, les traces de l'empire français en Extrême-Orient se sont pour l'essentiel effacées, à l'exception, çà et là, de la présence de toutes ces vieilles maisons coloniales aux murs jaune bouton d'or et aux persiennes vert bouteille; témoignages de belle facture esthétique, mais aussi lambeaux d'un monde évaporé dont l'évocation ravive, chez nombre d'anciens colonisés, des souvenirs pour le moins ambivalents.

« *J'ai été élevée dans des écoles françaises, je suis bilingue depuis toute petite, j'ai aimé Victor Hugo, j'ai lu avec plaisir Maspéssant et vu des pièces de Molière, et je me sens encore très proche de la culture de votre pays* », se souvient Xuan Phuong, 94 ans, installée sur le canapé de son appartement situé tout en haut des immeubles dominant la rivière de Saigon. « *Mais la France, ajoute aussitôt cette vibrant nonagénaire, ce sont aussi les injustices de la colonisation, les massacres perpétrés par les soldats français pendant la guerre d'Indochine, les atrocités com-*



200 km
Infographie Le Monde



A gauche : à Ho Chi Minh-Ville, le Théâtre municipal, construit par les Français en 1900 (ici en 2016). NICOLAS CORBIET

Ci-contre : le grand hôtel Lang Biang, à Dalat (Vietnam), sur une carte postale coloniale. COLLECTION NICOLAS CORBIET

Ci-dessous : le gendarme Auguste Morère pendant une chasse au gaur (un bovidé d'Asie du Sud-Est), en compagnie de deux hommes de l'ethnie Stieng (photographie non datée). COLLECTION PARTICULIÈRE



et un : « Robes corsetées, jupes et manches longues pour les femmes, coiffées de larges chapeaux à plumes ; et costumes de drap, chemises empesées pour les hommes. » Tant pis pour la chaleur torride et l'humidité.

Dalat, une Normandie tropicale
Les Français avaient baptisé cette station d'altitude (1500 mètres), à quelque 300 kilomètres au nord-est de Saïgon, la « ville de l'éternel printemps ». Colons et hauts fonctionnaires s'y réfugiaient quand la journaliste embrasait la plaine et la capitale. Dalat, c'était un lac, un palais – l'Hôtel Lang Biang, du nom d'une montagne des environs –, des chalets au style architectural rappelant les provinces métropolitaines, sans oublier la résidence de l'empereur. Sa Majesté Bao Dai, très bel exemple Art déco, caché dans les pins de ces Alpes vietnamiennes. La ville compte aujourd'hui 200 000 habitants. Les maisons coloniales sont toujours debout, le palais de l'empereur est un musée, le grand hôtel a été rénové, le voyageur respire encore ici un étrange parfum de Normandie tropicale.

« J'ai aimé mes patrons, c'était des gens très gentils », se souvient M. Duy, 88 ans, un membre de l'ethnie Mnong. Châli. De fait, tout le monde ne détestait pas les Français. C'était souvent vrai chez les populations minoritaires – 15 % des habitants –, qui n'avaient jamais vu d'un œil très favorable les Viets, c'est-à-dire l'ethnie kinh majoritaire, empiéter de plus en plus, au fil de l'histoire, sur leurs territoires. Le vieil homme ajoute, en mimant le geste d'appuyer sur la détente d'un fusil : « Et puis nous, on n'allait pas à la guerre. » Dans le salon propre de son bungalow, quelques photos témoignent de son attachement à son employeur disparu, Lucien Faraut, élèveur et planteur jusque dans les années 1950. Le portrait du colon barbu orne les murs, immortalisé en noir et blanc en compagnie de son épouse.

Aux côtés du vieux Mnong, Pierre Morère, 60 ans, assure la traduction, notre interlocuteur ne sachant plus dire à peu près ce « bonjour » et « merci » en français. Né à Saïgon, en 1963, M. Morère est un descendant de colons. Il a quitté le Vietnam l'année de sa naissance, avant d'y revenir, il y a dix-huit ans, pour mettre ses pas dans ceux de son grand-père maternel, qui n'était autre que Lucien Faraut, le patron vénéré de M. Duy. Une fois installé au Vietnam, Pierre plante à son tour du café, mais du meilleur, un café Bourbon (originaire de l'île de la Réunion), 100 % arabica. En parallèle, il achève, pour le compte de l'université Aix-Marseille, une thèse de troisième cycle sur l'histoire de la forêt vietnamienne et sa biodiversité.

Du côté de son grand-père paternel, Auguste Morère, l'histoire s'achève tragiquement. En 1933, ce gendarme de la République est assassiné par des membres d'une autre tribu, les Stieng, rivaux aux avancées des colons dans la région. « On le retrouvera adossé à un arbre, le pistolet encore à la main, mais foie et cœur arrachés », détaille son petit-fils en contemplant des photos où le fier gendarme apparaît coiffé d'un casque colonial, marchant dans une rivière en compagnie de femmes aux seins nus. Une autre photo le montre vêtu comme un Stieng – dont il parlait couramment la langue –, prenant par l'épaulé deux « indigènes ». Sur un autre cliché, le voici en uniforme et bottes de cuir, juché sur un éléphant, ses subordonnés sagement alignés devant la bête.

Buon Ma Thuot et ses minorités
De Dalat, il faut compter de cinq à six heures de car pour parvenir dans cette capitale provinciale des hauts plateaux du centre, une région qui s'étire là où la partie aménagée du pays épouse les frontières cambodgiennes et laotiennes. Cette ville de 300 000 habitants, laide et moderne, vibre cependant du dynamisme propre aux agglomérations vietnamiennes, ici vit Marie, 75 ans, professeure de français à la retraite, rencontrée dans la vaste

maison qu'elle partage avec une grande famille de sœurs, de neveux et de nièces. Elle évoque le parcours de son père, jadis infirmier pour le compte des autorités médicales françaises : « La colonisation a représenté un certain facteur d'émancipation pour les montagnards », relève cette fervente catholique, en employant l'expression naguère en usage pour désigner les ethnies des « montagnes » du plateau – les Vietnamiens, eux, les désignaient sous le terrible vocable de « Moi », ou « sauvages ». « Quand les Français sont arrivés, ils ont encouragé les enfants à aller à l'école, pour sortir d'ici, et ils ont même construit des pensionnats en reprenant nos modèles traditionnels de maisons longues. »

Son père était un homme moderne, un progressiste qui se gaussait des superstitions et autres croyances animistes de ces ethnies de nos jours largement christianisées. Marie rappelle en éclatant de rire l'un des mythes de création des Eds – aussi appelés « Raché », ethnie à laquelle elle appartient. La légende est censée justifier l'analphabétisme passé d'une tribu jadis païenne : « Le grand esprit originel avait demandé à tous les humains d'apporter de quoi écrire pour apprendre l'alphabet. Mais les Eds avaient écrit sur des peaux de buffle, au lieu de le faire sur des tablettes en bois. Résultat, des chiens avaient dévoré la peau, et nous avons été privés d'écriture. »

Huê, parfums d'un empire

L'ancienne capitale de l'empire d'Annam (1802-1945) déploie son antique splendeur le long de la célèbre « rivière des parfums ». Sur la rive opposée à la ville moderne se dresse la Cité impériale, l'un des trésors du patrimoine national. Dans une rue désormais dévolue à un « tourisme sac à dos » où s'alignent bars, restaurants et salons de massage, rencontre avec une autre légende de l'Indochine, le très vénérable, très francophone et très érudit M. Bui Yi, 87 ans. Sa passion pour la France, surtout pour la culture et la langue de celle-ci, demeure vive : il a traduit en vietnamien André Gide, Antoine de Saint-Exupéry, Albert Camus et Michel Tournier. Quand il se lève de table pour aller chercher un livre – il est assis sur une chaise de la pizzeria que son fils a ouverte dans ce quartier touristique, il ne dit pas : « Attendez-moi une minute, je reviens », mais : « Pardonnez-moi, je m'efface un instant. »

Pour lui, la France, c'est à la fois la littérature et le progrès : « Les intellectuels français nous ont aidés à acquérir une méthodologie, un outil dont étaient dépourvus nos lettrés, s'ils voulaient étudier leur propre culture, la poésie, la musique, l'histoire. » L'influence de la culture française au Vietnam lui paraît majeure, à travers notamment l'impressionnisme, l'existentialisme et le surréalisme. « J'ai toujours aimé sur tous les toits que mon vietnamien est meilleur grâce à ma connaissance du français et mon apprentissage de l'analyse grammaticale. » Surtout, ne lui parlez pas des atrocités commises par l'armée française lors du conflit ou des injustices de la colonisation : « Les gens ont une vision trop militariste de la présence française en Indochine, moi j'en ai une vision culturelle. »

Bui Yi, en revanche, ne tire aucune vanité de ses origines aristocratiques. Son arrière-grand-père était pourtant le prince-poète Tuy Ly Vuong (1820-1897), lui-même fils de l'empereur Minh Mang (1791-1841). « Vous savez, l'empereur a laissé derrière lui une progéniture considérable, 143 enfants, abors... » Immobile, toujours aussi digne dans le décor d'une pizzeria qui lui ressemble pourtant si peu, Bui Yi se fend d'un mince sourire. Après une heure de discussion, il s'en va. A petits pas, il glisse sur le sol, figure d'un autre temps se réclamant de l'autre époque. Toute une vie passée à glorifier la France. Etait-il, lui aussi, dans l'illusion ? Il est en tout cas l'un des derniers témoins d'une passion passée de mode. ■

BRUNO PHILIP

Prochain article Le temps du déclin

prises contre les villageois soupçonnés d'apartenance au Vietnam.

Au soir d'une vie aux singularités rebondissantes, Xuan Phuong se sent parfois un peu écartelée dans ses afférences culturelles, même si elle a résolument mené carrière, comme journaliste et documentariste, au service du Vietnam communiste et indépendant. En arpentant les allées de l'ancien Cercle français de Saïgon, un club ultrasélect, on ne peut s'empêcher de songer encore à Philippe Franchini, l'hôtelier devenu auteur prolifique. Pour ce « sang-mêlé », les premières déambulations autour de la piscine du cercle en question furent à l'époque un indélébile « supplice », comme il l'a raconté dans son livre *Continental Saïgon* (1997, réédité aujourd'hui par Les Équateurs). Dans ce lieu pour privilégiés, le jeune métis se sentait « encore plus annamite » qu'il ne le paraissait, face aux blancs-becs « de souche » qui le mettaient « à nu » par leurs « coups d'œil obliques », leurs « hochements », leurs « conciliabules ».

Est-il utile de préciser que les Vietnamiens n'étaient pas admis au Cercle, pas plus que les « petits Blancs », les sous-officiers, les douaniers ? Ceux-là, ils prenaient l'apéro ailleurs, entre eux et sans se mélanger. Quant au lycée Chasseloup-Laubat, prestigieux établissement saïgonnais où régnait au début une ségrégation totale, il finit par s'ouvrir aux « indigènes », un quota de 20 % leur étant alloué, mais à condition que ces « Annamites », aïnsi qu'on les désignait alors, aient acquis la nationalité française ou fassent partie d'un contingent admis sur examen spécial. Classique ironie de la colonialisme : le lycée contribua à former une élite freinée aux principes républicains qui allaient, plus tard, se retourner contre l'empire et militer en faveur de l'indépendance.

Les deux bâtiments sont restés en l'état. Au Cercle de naguère, devenu centre sportif, on dispute toujours des parties de pétanque, et les joueurs frappent encore la balle sur les courts de tennis. En ce début de saison des pluies, seule la piscine, vide, semble à l'abandon. Et dans la cour de ce qui fut « Chasse-

loup-Laubat », rebaptisé « lycée Le Quy Don », du nom du célèbre poète philosophe du XVIII^e siècle, trône la statue de ce dernier. Un cercère empêche toute intrusion dans la foule des écoliers du secondaire. Dommage pour notre tentative de visite d'un lieu symbolique de la « colonisation ambiguë », pour reprendre le titre de l'ouvrage des historiens Pierre Brocheux et Daniel Hémy (La Découverte, 2001). La « fonction modernisatrice de la France en Indochine », soulignent les auteurs, ne profita qu'à une fraction du peuple vietnamien, mais elle consista, « au moins dans le discours », à s'adresser à des élites colonisées « qui ne furent pas nécessairement sourdes » au message de cette modernité.

A force de déambuler, sous le soleil désarmant de Saïgon, dans une cité devenue Ho Chi Minh-Ville, en 1975, reviennent également en mémoire les témoignages des colons du début du siècle dernier. Par exemple, cette lettre d'une certaine demoiselle Gabrielle, 14 ans, fille d'un haut fonctionnaire, arrivée, en septembre 1900, dans une ville peuplée d'à peine quatre mille européens : « Jamais vu un hôtel pareil, une horreur, lits sales, moustiquaires en loque, on vient de déjeuner dans cet hôtel, le meilleur de la ville, mais qui sent le plus mauvais de France. »

Plus tard, à Hanoï, l'ancienne capitale impériale devenue celle de l'Indochine sous la houlette du gouverneur général Paul Doumer – futur président de la République (1932-1933) –, l'adolescente constate un changement de décor bienvenu, selon les propos rapportés par Christiane d'Ainval dans les *Belles Heures de l'Indochine française* (Perlin, 2001) : « Gabrielle habite dans une jolie maison entourée d'un jardin plein d'arbres fleuris ; le personnel se compose d'un cuisinier, d'un boy, d'une coolie pousse-pousse, qui est aussi jardiner, d'un blanchisseur, d'un beccone [enfant chargé de faire les commissions], d'un cocher, d'un jais [deuxième cocher] et d'une congolaise [femme de chambre]. » Le soir, lors des cérémonies officielles, ces messieurs-dames se mettent sur leur trente

EN 1933,
LE GENDARME
AUGUSTE MORÈRE
EST RETROUVÉ
« ADOSSÉ À UN
ARBRE, LE PISTOLET
ENCORE À LA MAIN,
MAIS FOIE ET CŒUR
ARRACHÉS »



A Tinh Tuc, un détail de bas-relief représente un colon français menaçant des mineurs « indigènes ».
GILES SARRIE



HO CHI MINH-VILLE, TINH TUC, CONG DAO (VIETNAM) - envoyé spécial

Xuan Phuong ne se souvient pas de la date précise de l'incident, mais il a dû se produire au début des années 1940, car, au couvent des Oiseaux de Dalat, station de montagne des « Alpes vietnamiennes », les écoliers chantaient *Maréchal, nous voilà !* Peu importe le jour, la semaine ou l'année, elle n'oubliera jamais cet événement à nul autre pareil : ce jour-là, sa vie a basculé.

Ho Chi Minh-Ville, chez une ancienne lycéenne vietminh

« Je suis fille d'un père inspecteur des écoles, fat grand dans une atmosphère profrançaise, où le français était notre langue de culture », prévient d'abord Xuan Phuong, 94 ans, dans le salon de son appartement, à Ho Chi Minh-Ville. *« A dire vrai, je ne savais pas que j'étais vietnamienne ! Les seuls Vietnamiens que je connaissais, c'étaient les employés de maison... »*

Le couvent des Oiseaux est alors un endroit d'exception. Comme son nom l'indique, l'établissement est géré par des religieuses, françaises pour la plupart. Il domine les hauteurs de Dalat, charmante bourgade aux chalets disséminés sous les pins. La crème de la crème des jeunes filles françaises y étudie, de même que certains rejetons de l'élite « indigène », ainsi que le démontre la présence de Phuong. C'est l'époque où l'Indochine est occupée par les japonais : l'amiral Decoux, nommé gouverneur en juin 1940, par le maréchal Pétain, gère les affaires coloniales depuis Hanoï.

C'est à l'heure du salut aux drapeaux que l'incident a eu lieu. Car il y a deux drapeaux : celui de la République française et celui de l'Annam, nom du protectorat établi en 1884 par la France, dans cette région du centre du Vietnam, siège d'un empire déchu, désormais doté d'un pouvoir symbolique. Le drapeau en question est constitué d'un rectangle jaune, couleur impériale, flanqué dans l'angle supérieur gauche des trois bandes verticales du tricolore français.

« Je n'ai rien vu venir, raconte Xuan Phuong. Tout à coup, ma copine Juliette Ricardoni fait un pas en avant et se met à pétaïner l'ombre reformée sur le sol par le drapeau de l'Annam et hurler : "Salopette ! D'annon, salopette ! D'annam !" » A ce moment précis, le monde de l'adolescente s'écroule : cette brusque poussée de haine lui fait comprendre qu'elle n'est pas française. *« Nous n'étions que cinq "indigènes" dans ma classe, et j'ai senti monter en moi la colère : je venais de devenir vietnamienne. »* Bientôt, elle comprend aussi que nombre de ses compatriotes, en particulier les serviteurs des colons, sont méprisés ou maltraités. *« Peu de temps après, je vais chez une autre copine. On prend le thé. La servante fait tomber malencontreusement de la confiture de fraises sur la table, et ma camarade se met à lui crier dessus... »*

L'affaire du drapeau marque un tournant dans la vie de la future et célèbre journaliste, fait fabriqué des mines à retardement et des abus de bazooka, s'amuse l'épilogue nonagénaire. En Indochine française, il y eut, durant les premières décennies du XX^e siècle, le « temps béni » de la colonie, celui des constructions : routes, chemins de fer, exploitations de minerais, plantations d'hévéas – à la fin des années 1930, le caoutchouc est le deuxième produit d'exportation après le riz –, mise en place d'une ébauche de système éducatif... Puis vint celui des déceptions, de la colère et des premières révoltes d'une population asservie. Si l'économie tourne toujours à plein régime, le « contrat social » entre colons et colonisés est en train de se rompre. La frustration va se muer en révolte, puis la révolte devenir révolution, laquelle débouchera sur

une guerre de huit ans, un conflit meurtrier (entre 500 000 et un million de morts), marqué par une cuisante défaite française, à Dien Bien Phu, le 7 mai 1954.

Certes, tous les Vietnamiens, de tout temps attachés, et quel que soit leur milieu, à l'indépendance nationale, ne suivront pas le Vietnam : une partie d'entre eux choisira le camp des Français, parfois à contrecoeur et, en tout cas, pas forcément par amour de ces derniers, mais bien par haine des communistes. D'où les divisions ultérieures entre un Sud plus « capitaliste » et un Nord plus « staliniste » au moment de la deuxième guerre d'Indochine, l'« américaine » (1955-1975).

En attendant, c'est bien un « capitalisme colonial » qui préside aux destinées économiques de l'Indochine au temps de l'empire français. Ce système, rappelle l'historien François Guillemot dans son livre *Viet-Nam, fractures d'une nation* (La Découverte, 2018), s'est imposé, entre 1858 et 1930, dans des sociétés encore faiblement intégrées au monde marchand asiatique. *« Avec pour corollaire, précise l'auteur, une charge fiscale (...) particulièrement injuste [pour la paysannerie]. »* Consé-

MÉMOIRES D'INDOCHINE 213 Soixante-dix ans après la disparition de la colonie française, retour, au Vietnam et en France, sur les années 1930-1950 du territoire. Si l'économie tourne à plein régime, l'amertume et les souffrances d'une population asservie débouchent sur ses premières révoltes

quence indirecte : l'Indochine, tous pays confondus – la colonie de Cochinchine (sud), les protectorats d'Annam et du Tonkin (centre et nord), ainsi que les royaumes du Cambodge et du Laos – ne sera jamais une colonie de peuplement, mais d'exploitation. Au début des années 1940, le nombre de colons français au Vietnam s'élevait à seulement 35 000 personnes, dont plus de la moitié de militaires, pour 23 millions de Vietnamiens.

S'il est difficile de généraliser la façon dont les patrons traitaient leurs employés, il ne fait pas de doute que la condition des travailleurs « annamites », notamment dans les grandes plantations de caoutchouc, était souvent abominable. *« Le sort des coolies dépendait encore trop, en fin de compte, de l'individualité des patrons, dont certains avaient la réputation d'hommes organisés et justes alors que d'autres affichaient de véritables comportements d'escroqueries »,* écrit Philippe Franchini, fils du patron du célèbre hôtel saïgonnais, le Continental, dans son livre *Continental Saigon*. Parmi quelques noires légendes, celle d'une Française bottée arpentant sa plantation munie d'un fouet, ses fils n'hésitant pas à tirer au fusil sur les coolies en fuite.

long d'une unique route, bordée de petits immeubles tel le style colonial, avec galeries et colonnades, renvoie à la présence européenne. Non loin de là, une mine d'étain à ciel ouvert, creusée du temps des Français, forme un trou immense dans la montagne.

Sur son pas-de-porte, M^{me} Luc, une dame de l'ethnie minoritaire nung, âgée de 64 ans, devise avec une copine. Nous l'abordons. Elle raconte avoir été elle-même ouvrière dans la mine, ainsi que son père et le père de son père. *« Les Français, votre grand-père, il en pensait quoi ? lui demande-t-on. »*

« Oh, il ne les aimait pas trop. Mais lui, il avait de la chance, il était sous-contremaître, alors il occupait une certaine position. Les coolies, eux, les chefs français les frappaient. »

M^{me} Luc nous regarde soudain d'un air soupçonneux : *« Dites donc, vous ne seriez pas le petit-fils d'un de ceux-là, par hasard ? »* Fin de la conversation.

Saïgon (Vaucluse) : de Saïgon au Luberon

Traquer le passé de l'Indochine impose aussi d'enquêter en France, où les derniers témoins sont parfois plus accessibles. Alain Belardy, 85 ans, reçoit dans sa villa dominée par cette jolie bourgade médiévale faisant partie des célèbres villages perchés du Luberon, tout près d' Apt. Son souvenir de l'« Indo », c'est celui d'un métis franco-vietnamien vivant dans cette Indochine où il se sentait chez lui. Il ne venait jamais en métropole.

Né à Saïgon en 1938, il en est parti en 1956, deux ans après la débâcle française. Plus que métis, Alain Belardy est fils de fils et de filles de



Tinh Tuc, le Tonkin asservi

Ici, en « haute région tonkinoise », comme disaient les Français, c'est brume et brouillard. La saison des pluies a commencé. Nous sommes à un peu moins de 2 000 kilomètres au nord de l'ex-Saïgon, devenue Ho Chi Minh-Ville en 1975. La frontière chinoise est à une trentaine de kilomètres, et le décor évoque quelque peu le Far West : la bourgade s'étire le



Postier des îles de Poulo-Condor. - Prisonniers dans le Bague

Sur une carte postale coloniale, des prisonniers du bague de Poulo Condor, sur l'île de Con Son, au large des côtes sud du Vietnam.

Nantes, l'ombre des égorgeurs

Poursuite de notre tour de France avec un Nantais d'adoption, Henri Copin, 79 ans. Agrégé de lettres, il a soutenu une thèse de doctorat intitulée *L'Indochine dans la littérature française* (L'Harmattan, 1996). Ce traité de l'éducation nationale apporte une vision nuancée sur ce que fut, selon lui, l'époque coloniale – du moins celle qu'il a connue.

« J'ai quitté le Vietnam en 1958, témoigne-t-il dans son pavillon d'une cité-jardin construite après-guerre pour abriter les survivants des bombardements américains de 1943. Je peux vous dire que, dans les années 50 en Indochine, mépriser un Vietnamien en public aurait déclenché un véritable scandale ! » A l'époque, la France croyait encore en l'impossible fiction d'une Indochine autonome, mais toujours « associée » à une hypothétique « Union française » en Extrême-Orient. Ce qui supposait le consentement, sinon la participation des « indigènes ». Paris cherchait une « sortie honorable », obsession des caciques d'un empire en état de déchéance avancée.

Henri Copin, dont le père était administrateur colonial, habitait dans le sud du pays, dans le delta du Mékong. La maison familiale, percée de meurtrières, était située au cœur de la plaine des Jones. Ils y vivaient sous la protection de supplétifs vietnamiens qui avaient choisi la France plutôt que le communisme. « Quand les Vietminh nous attaquaient, ma mère et moi, on se réfugiait sous le lit de la chambre parentale. » C'était une terrible époque : « Des bandes armées rôdaient en permanence, les Vietminh organisaient des "comités d'assassinats" de notables. Il faut quand même se rappeler que l'on se battait aussi contre des égorgeurs, des gens qui obligeaient leurs concitoyens vietnamiens à soutenir le Parti [communiste] ! »

Si l'on veut prendre la mesure de cette violence et en connaître l'origine, il faut à nouveau remonter le temps, jusqu'en 1930. Cette année marque en effet un double tournant, sur le chemin de la liberté pour les Vietnamiens et sur celui de l'humiliation pour les Français. Dans la nuit du 9 au 10 février 1930, les soldats « indigènes » de la garnison de Yen Bai (dans le nord du Vietnam) se mutinent. La veille, le Parti nationaliste vietnamien (VNQDD), une organisation indépendantiste non communiste vient d'appeler le peuple à se soulever et à « tuer, tuer les pirates français ». En réaction, la répression est terrible. Le 16 février, un village soupçonné d'abriter des sympathisants nationalistes est rayé de la carte par un bombardement aérien. Des centaines de sympathisants sont arrêtés. Quelques mois plus tard, treize meneurs révolutionnaires sont guillotines à Yen Bai même. En montant sur l'échafaud, ils crient « Vive le Vietnam ! Vietnam ! Vietnam ! » Plus tard, le député socialiste Marius Moutet, futur ministre des colonies, fera ce constat aux accents prophétiques : « Si la France ne peut rester en Indochine qu'en y coupant des têtes et y maintenant un régime de terreur et de force, il vaut mieux nous en aller. »

En ce début des années 1930, l'agitation continue et s'étend. Dans le nord du pays, la province de Nghe An, région natale de Ho Chi Minh, se soulève, et des « soviets » se constituent sous la houlette d'agitateurs communistes. Dans le Sud, les ouvriers de la grande plantation de Phu Rieng font grève. Sans compter la multiplication des manifestations pacifiques dans les villes et des marches paysannes dans les campagnes. Pour la première fois, l'ordre établi vacille. La répression se poursuit, impitoyable : en deux ans, 3 500 révolutionnaires sont condamnés. Au sortir des tribunaux, pour beaucoup d'entre eux, une seule destination : le bague.

Con Son, l'enfer au paradis

L'île de Con Son est un endroit de carte postale qui, en se modernisant, s'efforce de se donner des airs de paradis touristique : hôtels et autres resorts le long de plages immaculées, front de mer bordé de palmiers, routes taillées au cordeau... Le revers de ce décor de publicité est un passé d'épouvante. Sur l'île principale du petit archipel de Con Dao (le territoire vietnamien le plus au sud), les Français avaient construit le bague de Poulo Condor dès 1861. Au dire même des autorités carcérales de l'époque, le taux de mortalité était ici de 70 % au tournant du siècle.

Même si les « relégués » de cet « enfer au paradis » furent souvent des prisonniers de droit commun, les premiers rebelles à la colonisation virent grossir les rangs de la population carcérale, au début du XX^e siècle. Certains matins de la garnison de Yen Bai y furent déportés. Plus tard, les personnalités montantes du Vietminh, tel le futur premier ministre Pham Van Dong, y furent emprisonnées.

Aujourd'hui, les trois camps distincts de ce goulat tropical sont devenus des lieux touristiques où le passé carcéral a été mis en scène. Les responsables de la muséographie ont joué au maximum sur l'effet de réalisme en plaçant côte à côte, sur les bal-fenacs, des figures de plâtre aux joues et jointures badigeonnées de peintures rouge sang. Un Musée Grévin de l'horreur à la française. Du haut des fenêtres grillagées tombe une faible lumière sur de grandes estrades où s'alignaient autrefois les prisonniers. Leurs chevilles étaient fixées à une barre de fer courant sur toute la longueur de l'immense salle : la bien mal nommée « barre de justice ».

A partir de 1940, de petites « cages de tiges », où s'entassaient plusieurs prisonniers, furent construites pour les détenus politiques. Là aussi, d'autres statues en plâtre s'y tordent aujourd'hui, ensanglantées, le dos marqué de coups de trique, la bouche ouverte sur le cri silencieux de leur cauchemar. C'est ici, à Poulo Condor, que le Vietnam a trouvé sa Jeanne d'Arc : Vo Thi Sau. Un matin de 1952, cette femme de 39 ans, accusée d'avoir commis des attentats contre des militaires français dans le sud de la Cochinchine, est passée par les armes. Avant d'être fusillée, elle refusait qu'on lui bande les yeux.

De nos jours, Vo Thi Sau fait l'objet d'un culte extraordinaire. A quelques kilomètres du lieu de son exécution, sa tombe est un monument de marbre noir couvert de fleurs et flanqué d'une statue de la suppliciée. Le matin de notre visite, une délégation des membres d'un comité populaire du Parti communiste vietnamien, hommes en costume sombre et dames à chapeau, se presse devant la tombe, les bras chargés de bouquets. Personne n'aurait l'idée de venir à Con Dao sans aller fleurir la tombe de Vo Thi Sau.

Saint-Maur-des-Fossés, souvenirs d'un après 14-Juillet

Thèse Nguyen, 95 ans, nous a donné rendez-vous dans son pavillon, en banlieue parisienne. Sur le portail, elle a laissé l'écriteau mentionnant les horaires de ses consultations. Médecin généraliste à la retraite, elle est née au Vietnam en 1929. Elle en est partie quatre ans, avant les accords de Genève, qui marquent fin à un siècle de présence française. Il y a soixante-dix ans, le 21 juillet 1954.

A certains égards, l'enfance de M^{me} Nguyen assemble un peu à celle de Xuan Phuong, l'ancienne fabricante d'exposifs du Vietminh. « Mon père était médecin, comme moi, témoigne-t-elle. Je me souviens que, petite, je mangais des biscuits Lu et étudiais dans un collège privé. » La jeune fille vit alors dans un monde d'exception, coupé du Vietnam profond. « Mes camarades et moi, on était vêtues différemment des autres Vietnamiennes, nous devions porter un chapeau, nous étions chaussées de sandales. »

Comme Xuan Phuong, une affaire de drapeau va lui ouvrir les yeux, lors du 14-Juillet. « On le fête sur la place de la petite ville où j'habitais, dans le delta du Mékong. On chante La Marseillaise, on salue le drapeau, et puis, d'un coup, tout se fige. Des slogans antifrançais montent dans la foule. Un colon s'écrie : " Ces types-là mériteraient d'aller au bague ! " Je suis sidérée, je ne comprends pas ce qu'il se passe. » Ou plutôt elle comprend que quelque chose « ne va pas ». Ironie de l'histoire, il lui a peut-être fallu un 14-Juillet pour se sentir vietnamienne.

Au fil du temps, l'adolescente privilégiée mesure combien son milieu l'a éloignée du réel. En 1950, elle partira du Vietnam pour poursuivre des études de médecine en France. Avec à la clé, le choc de l'exil et l'intuition que, dans cet ailleurs européen inconnu d'elle, le quotidien ne sera peut-être plus si facile. Sans doute est-ce ce qu'elle veut dire aujourd'hui en confiant dans un sourire : « J'ai quitté Saïgon en bateau et en troisième classe. »

BRUNO PHILIP

Prochain article : Le temps de la guerre



La journaliste Xuan Phuong, ex-artificière du Vietminh, chez elle, à Ho Chi Minh-Ville, le 20 juin. NICOLAS COMTE

métis, et le camaïeu de ses origines offre une vaste palette : martiniquaises, khmères, vietnamiennes et françaises. Son grand-père maternel, originaire de Fort-de-France, s'était marié à une Vietnamiennne et devient planteur d'hévéas. « C'était un riche, qui avait une traction avant et un perroquet annonçant l'arrivée des visiteurs. » Son père, lui, était de condition beaucoup plus modeste : « Il a fait quatre cents métiers : ouvrier, cheminot... »

M. Belardy a beau être français de nationalité, il se sentait plus vietnamien que français, et les « métros » le lui rappelaient volontiers : « Certains nous imputaient, nous les métis, ils nous traitaient de "bougnoules", et même si j'avais parmi eux des copains, je n'osais pas leur dire que j'étais pour l'indépendance du Vietnam. » A la maison, sa grand-mère lui interdisait de parler vietnamien. « Si tu parles viet, tu seras moins intelligent », proclamait-elle. Son père était contre l'indépendance et reprenait à son compte le jugement raciste en vigueur : « Les Vietnamiens sont des singes ! » Quand Alain Belardy est arrivé de Saïgon à Marseille, en 1956, il a immédiatement pu profiter de la « bienveillance » française à l'égard des « rapatriés » d'Indochine : « A peine débarqué, je me suis fait à nouveau et aussitôt traiter de "bougnoule". »

Paris : plutôt « œuf dur » que « banane »

Un autre témoignage apporte de l'eau au moulin de M. Belardy : celui de Nguyen Ngoc Chau, un ancien banquier international, auteur d'un livre sur le Vietnam (Vietnam, L'histoire politique des deux guerres, 1858-1954

et 1945-1975, Nombre 7 éd., 2020). Nous retrouvons cet homme de 80 ans dans un restaurant du quartier chinois du 13^e arrondissement de Paris. Ses origines sont aux antipodes de celles d'Alain Belardy, mais leurs observations se complètent.

Ainsi, Nguyen Ngoc Chau raconte comment son père, Ngoc Bich, né en 1911, a connu le rare destin des quelques « indigènes » promis aux plus hautes fonctions. Admis d'abord à Polytechnique, il intègre ensuite l'École des ponts et chaussées. Difficile d'imaginer plus prestigieuses. Pour autant, cela ne l'empêche pas de rallier les rangs des insurgés du Vietminh, après desquels il mettra à profit ses études effectuées en France. Après avoir appris à en construire, il fait sauter des ponts dans le sud du Vietnam. Arrêté par l'armée française, condamné à mort, il est finalement gracié sous pression de ses camarades de l'X, puis expédié vers la France, où il finira ses jours en exil.

Son fils, Fex-banquier, résume à sa façon l'ambiance dans le Saïgon des années 1950 : « Tous les Vietnamiens étaient contre les Français : moi, bien sûr, j'étais pour l'indépendance. » Comme il avait des amis blancs et étudiait dans les écoles de l'élite coloniale, ses copains vietnamiens lui reprochaient parfois d'être comme une banane. « Jaune à l'extérieur, blanc à l'intérieur ». Il leur rétorquait en tant qu'il avait plutôt le sentiment d'être un œuf dur. « Blanc à l'extérieur, jaune à l'intérieur ». Soixante-dix ans après la défaite française, il porte un jugement sévère sur la colonisation : « La France parlait d'égalité, de liberté, de fraternité, mais c'était un mensonge. C'est ce qu'on a été contents quand Dien Bien Phu est tombé ! »

« À PEINE DÉBARQUÉ À MARSEILLE, JE ME SUIS FAIT À NOUVEAU ET AUSSITÔT TRAITER DE "BOUGNOULE" »

ALAIN BELARDY
Franco-Vietnamien
« rapatrié » en 1956

Indochine, le temps de la guerre

MÉMOIRES D'INDOCHINE 313 Achevée il y a soixante-dix ans, la guerre de décolonisation a causé au moins 600 000 morts. Au Vietnam, « Le Monde » en a guetté les stigmates, et a recueilli les témoignages de survivants

HAIPHONG, CAO BANG, LOUNG PHAI, DONG KHE, DONG VAN, TRUNG KHANH, HONG MY, THANH CONG [VIETNAM] - envoyé spécial

Les pêcheurs débonnaires qui taquent la carpe ou le goujon sur les berges du fleuve Rouge, en cette humidité après-midi de juin, savent-ils qu'ils pêchent dans les eaux troubles de l'histoire ? Ici, dans le port de Haiphong, troisième ville du Vietnam (2 millions d'habitants), se noua, il y a soixante-dix-huit ans, un drame en plusieurs actes qui déclencha la guerre d'Indochine.

En ce fumeuse automne 1946, les relations entre la France et Ho Chi Minh, héros de la lutte anticoloniale, se sont sérieusement dégradées. Les échauffourées entre les combattants du Vietnam, organisation rebelle noyauté par les communistes, et les soldats d'occupation se multiplient. Depuis la déclaration d'indépendance surprise annoncée un an plus tôt par le vieux leader, le désaccord est quasi total entre les ministres de la IV^e République et Ho Chi Minh : eux rêvent d'intégrer l'Indochine dans une illusoire « Union française » d'Extrême-Orient ; lui ne veut pas entendre parler de cette « autonomie » concédée par Paris.

En juillet 1946, quand l'Onclé Ho est reçu comme un chef d'Etat à Fontainebleau pour une conférence de paix, les négociateurs français ne prononcent jamais le mot « indépendance ». Le Vietnamien repart les mains vides. Au pays, ses *bo d'oi* (« soldats ») fourbissent leurs armes. Il suffit d'un rien pour mettre le feu aux poudres.

Haiphong, l'incident de trop

Le 20 novembre 1946, dans le port de Haiphong, là où des grues jaunes penchent aujourd'hui leurs têtes métalliques sur la surface glissante du fleuve Rouge, une jonque prise en flagrant délit de trafic d'essence est arraisonnée par des marins français. Ces derniers se disputent avec le Vietnamien le contrôle des douanes, l'incident, pour des raisons restées troubles, dégénère entre la police viet et les hommes du corps expéditionnaire. De chaque côté, certains plaident pour l'apaisement, d'autres prônent la manière forte. Après plusieurs jours de violents combats dans les quartiers chinois et vietnamiens, la marine bombarde au canon et rase un faubourg où se sont réfugiés de nombreux civils. C'est un massacre – le premier d'une longue liste, tant la France comme le Vietnamien ne seront pas ensuite avarés en atrocités. Le bilan est lourd mais controversé, les chiffres oscillent, selon les sources, de plusieurs centaines à plusieurs milliers de morts.

Pourtant, au Vietnam, le souvenir de cet événement semble flou. Étrange amnésie : à l'école, il n'est pas enseigné. Même les anciens se font une idée assez vague de cette histoire. Comme si le régime vietnamien préférait désormais passer cette tragédie sous silence. « Des centaines de morts, des milliers ! Mais je n'ai jamais entendu parler de ça », s'exclame Tran Dinh Khac, 86 ans, qui vivait à l'époque « rue Clemenceau » et loge aujourd'hui dans une minuscule maison enchâssée dans une résidence coloniale. Il se souvient tout de même « des combats en ville autour de l'Opéra », sorte de réplique coloniale du Palais Garnier de Paris. « Nous avons dû nous enfuir, ma famille et moi. Le camion tonnaillait, forcé. Vêtu de son uniforme de colonel, la poitrine constellée de médailles, Pham Hoa

Nhi, 82 ans, sursaute aussi quand on lui parle du massacre. « Jamais entendu parler de tout ça », dit-il, dame l'ex-artilleur, la main un peu tremblante. Il s'enorgueillit d'avoir abattu en 1966 un bombardier de l'US Air Force durant la guerre du Vietnam (1955-1975), autrement dit celle des Américains. Le massacre de Haiphong, visiblement, ça ne l'intéresse pas.

Même si son souvenir s'est dilué avec le temps, cette affaire portuaire aura plongé pour de bon l'Indochine dans un conflit brutal. Un mois plus tard, le 19 décembre 1946, Ho Chi Minh lance l'ordre du soulèvement général. La capitale, Hanoi, s'embrase. La bataille finit par tourner au désavantage des insurgés et le « président » Ho, redevenu chef de guerre, prend le maquis dans les jungles du Tonkin, au nord. De là, il préparera l'offensive finale.

Coc Xa, première défaite

C'est peut-être ici, dans ce paysage hérissé de pitons calcaires couverts de jungle, que la France a perdu la guerre d'Indochine. Tout le monde a entendu parler de la bataille du camp retranché de Dien Bien Phu et de la « glorieuse » défaite des soldats du corps expéditionnaire, le 7 mai 1954, qui précipita une déroute militaire de longue date annoncée. Pourtant, c'est autour de cet axe stratégique, autrefois nommé « route coloniale numéro 4 » (RC4), et dans ce chaos géologique, beau comme une estampe mais inquiétant comme un conte du Moyen Âge, que les espoirs d'une domination française durable en Indochine se sont évaporés pour de bon.

Cette défaite peu connue du grand public, consommée en une grosse semaine, est bien antérieure à celle de Dien Bien Phu, mais elle préfigure déjà l'ultime désastre. Dans les deux cas, semblable mélange d'incompétence du haut commandement, de vaines querelles entre généraux aux avis divergents, de sous-estimation de l'adversaire.

Adjacente à la RC4, une petite piste court au pied d'un défilé de falaises calcaires s'élevant très haut dans le ciel, à l'est. A l'ouest, des collines couvertes de jungle. Au milieu, un hameau : quelques paillotes branlantes sur leurs pilotis. Nous sommes à Coc Xa, épice de la bataille, là où, les 6 et 7 octobre 1950, les forces françaises furent taillées en pièces après avoir été encerclées par des nuées de *bo doi*.



A Coc Xa, le long de l'ex-« route coloniale numéro 4 » (RC4), le 3 juin. GILES SARRÉ

Sur la terrasse de leur cabanon, deux frères : Nong Van Hin et Dung, 70 et 62 ans. Ils n'étaient pas nés à l'époque, mais leurs parents, depuis décédés, habitaient déjà ici. « Vous voyez cette colline, là-bas ? », interroge Hin. Des soldats français y ont combattu, sur le col de Loung Phai, à cinquante kilomètres au sud de Cao Bang. Des dizaines d'autres ont été faits prisonniers. La moitié de la centaine de camions formant la colonne de ravitaillement a été incendiée. Une figure régionale du Vietnam, le colonel Dang Van Viet, le dira lui-même par la suite : « Four nous, ce fut une grande victoire, jamais auparavant nous avions détruit autant d'engins et capturé autant de prisonniers. » Dans un tel climat, le haut commandement estime donc nécessaire de faire replier toutes les troupes vers la basse région tonkinoise, quitte à laisser le Vietnamien élargir son emprise sur la « haute région », pour mieux conserver le Vietnam « utile », le delta du fleuve Rouge, Hanoi et, plus au sud-ouest, le passage vers le Laos.

Le 2 septembre, un sanglant incident est venu rappeler à quel point, pour les convois, tenter l'expédition du trajet Lang Son-Cao Bang relevait parfois de la mission-suicide. Ce jour-là, une attaque viet a coté la vie à des dizaines de Français sur le col de Loung Phai, à cinquante kilomètres au sud de Cao Bang. Des dizaines d'autres ont été faits prisonniers. La moitié de la centaine de camions formant la colonne de ravitaillement a été incendiée. Une figure régionale du Vietnam, le colonel Dang Van Viet, le dira lui-même par la suite : « Four nous, ce fut une grande victoire, jamais auparavant nous avions détruit autant d'engins et capturé autant de prisonniers. » Dans un tel climat, le haut commandement estime donc nécessaire de faire replier toutes les troupes vers la basse région tonkinoise, quitte à laisser le Vietnamien élargir son emprise sur la « haute région », pour mieux conserver le Vietnam « utile », le delta du fleuve Rouge, Hanoi et, plus au sud-ouest, le passage vers le Laos.

Loung Phai, « route de la mort »

Un peu moins de soixante-quatorze ans plus tard, de gros nuages gorgés de pluie menacent de crever leurs brumes sur le col de Loung Phai, situé non loin de Coc Xa. Seuls quelques débris de bunkers français, à peine visibles, jalonnent de temps à autre l'ex-RC4, qui a changé de nom, s'est élargie et est devenue un ruban asphalté sous les crêtes. À l'époque, la « route de la mort » n'était pas seulement plus étroite : elle était aussi truffée de mines et de trous creusés par l'ennemi pour ralentir la progression des camions.

L'attaque du 2 septembre 1950 n'a pas été oubliée. Même les adolescents en ont entendu parler, à l'image de Le Quang, 15 ans, rencontré alors qu'il joue au billard dans la cour d'une maison en construction en haut du col. « Je me souviens que ma grand-mère me disait avoir vu des cadavres de soldats français étalés sur la route et m'a raconté avoir observé nos combattants leur lancer des rochers du haut des falaises. » À l'école, les professeurs de Le Quang lui ont, eux aussi, enseigné l'histoire de cette région, où le colonialisme français, à l'orée des années 1950, commença de vaciller.

Dong Khe, chute d'une citadelle

Du sommet du col, le regard se porte vers le nord et le fond de la vallée, où les reflets des rizières scintillent au loin dans la lueur atténuée du soir naissant. Dong Khe, une autre citadelle française tombée aux mains de l'ennemi deux semaines avant le début des combats sur la RC4, se trouve à une encablure de là. La chute de cette ville, position militaire importante, fut cruciale pour l'issue de la bataille : jamais les Français n'ont réussi à la reprendre. Le fort d'antan, aujourd'hui transformé en musée, abrite un vaste cimetière où est salué l'hé-

TOUT COMMENCE
PAR UNE JONQUE
PRISE EN FLAGRANT
DÉLIT DE TRAFIC
D'ESSENCE
ET ARRAISONNÉE
PAR DES MARINS
FRANÇAIS



Malgré leur cécité, les responsables du corps expéditionnaire français commencent à comprendre que la guerre d'Indochine a changé de nature. L'adversaire est plus redoutable que jamais, même dans l'optique d'une guerre conventionnelle. La RC4, elle, a désormais la réputation d'être une « route sanglante » : chaque jour, des convois sont attaqués par les Viet. Ravitailler Cao Bang est devenu une dangereuse gageure. D'ailleurs, ce n'est plus qu'un îlot de présence française défendu par un régiment de tirailleurs tonkinois commandés par une poignée d'officiers venus de métropole. A peine franchie la rivière Song Giang, qui entoure la ville, commence le pays ennemi, domaine de l'imprévisible et de l'escarmouche. Commentaire d'un administrateur local de l'époque : « Cao Bang ? C'est le royaume de l'abandon ! »



Ho Chi Minh et sa délégation, dans un hôtel parisien, en juin 1946. (AGENCE/TT NEWS AGENCY/DFP)



Sur les ruines du fort de Dong Van, non loin de la Chine, le 6 juin. (GILES SHIRE)

roisme» des troupes Vietminh au moment de l'assaut. Parmi l'alignement des tombes, dont beaucoup sont anonymes, une épitaphe rappelle l'appréhension des combats : «A la mémoire du soldat Ly Viet Mun, né en 1922, mort à Dong Khe en menant une action suicide après avoir fait exploser sa bombe le 16 septembre 1950 dans le bunker français.» Sur les murs du musée, des photos, pathétiques, de soldats français prisonniers de Vietminh après l'attaque : barbatus, amaigris, le regard vide, ils déploient mollement une bannière barrée du slogan «Vive le président Ho Chi Minh !» On imagine sans mal que l'humour viet fut apprécié à sa juste mesure par les vaincus.

Retour à Coc Xa, le hameau du «piège». Au début du mois d'octobre 1950, alors que l'évacuation de Cao Bang a débuté, tout se précipite. Le 3 la colonne placée sous les ordres du colonel Charton a quitté Cao Bang et s'est mise en branle en direction de Lang Son, avec armes et bagages. Il y a là des légionnaires, des tirailleurs marocains, des supplétifs vietnamiens, mais aussi des commerçants chinois et des familles de l'ethnie minoritaire Tay (ou Tho). Au total, près d'un million de personnes, dont environ cinq cents civils.

Venue de Lang Son, une autre colonne, celle-ci strictement militaire, dirigée par le colonel Lepage, a entamé depuis la veille une laborieuse montée vers le nord afin de venir en aide, si besoin, à la «colonne Charton». L'idée est de faire jonction avec les évacués de Cao Bang aux environs de Dong Khe, secteur qui est donc aux mains de l'ennemi.

Le long de la RC4, l'ennemi est partout : sur les sommets, dans la jungle, au détour des villages. Avant de partir, tout le monde savait, à Cao Bang comme à Lang Son, que cette opération ne serait pas une partie de plaisir. Mais sans doute pas à ce point. Préparée à la hâte, mal dirigée, l'escouade vire au jeu de massacre : les soldats de Charton, harcelés, s'écartent de la RC4 et tombent dans des embuscades. Quant à la «colonne Lepage», elle se fait sévèrement accrocher par les Vietminh. Résultat : dans la panique, tous se dirigent vers Coc Xa, où le piège va se refermer.

Au pied des falaises en surplomb, la trapèze est consommée le 7 octobre. Depuis l'aube, des combattants regards marchent, presque à l'aveuglette, dans une jungle inconnue, grouillante d'ennemis prêts à charger au son plaintif du clairon. Des goumiers marocains tentent des percées aussi héroïques que désespérées en hurlant les versets de la chahada, la profession de foi musulmane. Combats au corps à corps, cris des soldats, gémissements des mourants... Dans ses Mémoires, *La Route morte, Indochine RC4, 1950* (Indo Editions, 2002), l'un des rares militaires français à être sorti presque indemne et libre de Coc Xa, Charles-Henry de Pirey, officier au 6^e goum marocain, revient sur cette épreuve. «Tu n'as qu'à suivre les cadavres, ils t'indiqueront le chemin», lui réplique un offi-

cier quand il lui demande où aller pour s'échapper du guépier. Le 8 octobre, c'est fini : Charton et Lepage sont faits prisonniers. Comme convenu, leurs colonnes ont pu se rejoindre, mais elles avaient rendez-vous avec la mort. L'armée française va laisser sur le carreau près de 5 000 hommes - soldats de métropole, légionnaires allemands et tirailleurs marocains - tués ou faits prisonniers, sans compter de nombreux locaux, essentiellement des Tay, originaires des campagnes de la haute région tonkinoise. Le Vietminh a perdu 9 000 hommes, tombés pour la «cause».

Dong Van, désert des Tartares

La décision d'évacuer Cao Bang et les différentes positions militaires sur la RC4 avait été précédée, quelques semaines plus tôt, d'ordres de repli depuis les autres places fortes françaises érigées depuis longtemps à proximité de la frontière chinoise, là même où, dans les années 1880, les soldats de la III^e République avaient parachevé le processus colonial français en Indochine. A l'époque, l'armée française avait édifié une série de forteresses, des abris bétonnés d'embarcadères variés destinés à défendre la frontière. Aujourd'hui encore, leurs ruines résistent au temps. Comme ici, dans le village de Dong Van, majoritairement peuplé par une autre ethnie minoritaire, les Hmoong - appelés «Mios» par les Français -, où un fortin assez bien conservé domine la vallée. L'horizon est hérissé de pitons calcaires creusés de vertigineux canyons vers l'ouest, Dien Bien Phu est loin, au sud-ouest d'ici, à plus de 500 kilomètres.

DES TIRAILLEURS MAROCAINS TENTENT DES PERCÉES AUSSI HÉROÏQUES QUE DÉSESPÉRÉES EN HURLANT LES VERSETS DE LA CHAHADA, LA PROFESSION DE FOI MUSULMANE

Dans ces casemates si reculées, dignes d'un «désert des Tartares» indochinois, les soldats menaient une vie étrange, que l'on imagine souvent pétrie d'enfer, nez collé sur la frontière du Céléste Empire. «Ici à Dong Van, il y avait que deux sous-officiers français dans la caserne. Tout le reste de la garnison n'était composé que de supplétifs vietnamiens», se souvient Tran Van Boc, 91 ans, un ancien fonctionnaire rencontré dans sa petite maison du village. Il était âgé de presque 20 ans à l'époque. «Mes parents avaient un café, et je me rappelle encore des Français venant y boire des verres.» Qu'a-t-il ressenti quand ils sont partis et que les communistes ont pris le contrôle de la région, après la bataille de la RC4 ? M. Tran secoue sa chevelure de neige : «Oh, rien, vous savez, ici, on était si loin de tout...» Difficile de lui en faire dire davantage ; dans ces confins, où les communistes imposèrent dès le départ d'occuper leurs règles d'airain, mieux vaut parfois encore rester dans le vague.

Trung Khanh, les «sacrifiés»

L'évacuation de toute la région fit des centaines de «sacrifiés» parmi tous les Vietnamiens issus des minorités ethniques qui avaient choisi le camp français, par intérêt ou par rejet du Vietminh, souvent craint et hanté. Un certain M. Luu, 78 ans, de l'ethnie nung, se souvient ainsi du sort de son grand-oncle, soldat dans l'armée française. «Il parlait très bien votre langue, il aimait son métier et, quand les Français ont évacué, il a voulu partir avec eux. Mais il n'a pas été admis dans le camion qui aurait dû l'emmener vers Hanoi, il y avait trop

de monde.» Liu étira ses jambes douloureuses sur le canapé du salon de sa maison de plain-pied, dominant sur la rue principale du gros bourg de Trung Khanh, lui aussi situé non loin de la Chine. «Mon grand-oncle est alors revenu dans son village et s'est caché dans la jungle, pour échapper au Vietminh. Il a survécu comme ça quelque temps, s'est marié, et après, il a rejoint surface sans être inquiété.»

Notre interlocuteur n'en garde aucun ressentiment à l'égard des Français, au contraire. Son père était serveur au cercle local des officiers : il était notamment chargé d'évacuer ces derniers durant les chaleurs. D'après M. Luu, il disait souvent qu'en ce temps-là, «la vie était tranquille». Ses souvenirs d'enfance, dans la rue où il vit toujours, convoquent une époque où s'alignaient «des cafés, une sorte de casino, des bars à filles, un bordel». Son père, décédé en 1979, pensait même que «sous les Français, la vie était plus civilisée».

Hong My, un général défait

La mesure de chaume et de bambou s'ouvre sur un vaste jardin. Hong My, une petite commune nichée au sein d'un paysage de collines boisées, se situe dans la province de Tuyen Quang, région «libérée» par le Vietminh durant la guerre. Au premier étage, Ma Van Phong nous attend. «Oh, je me souviens bien de lui, de Castries, le chef de Dien Bien Phu, il était prisonnier ici», s'exclame le vieillard de 91 ans quand nous lui montrons la photo de Christian de La Croix de Castries, commandant de la place forte française tombée il y a soixante-dix ans, le 7 mai 1954.

M. Ma, visage déformé par le grand âge, poursuit : «De Castries habitait ici, regardez : il dormait là, sur ce bat-flanc, et là, ce champ, c'était ce qu'il voyait le matin en se réveillant», dit-il en claudiquant vers la terrasse. «Au rez-de-chaussée, il y avait d'autres officiers capturés à Dien Bien Phu.» Plusieurs fois par semaine, le flamboyant cavalier de Castries, que sa hiérarchie avait envoyé au casse-pipe dans la célèbre «cuvette» située au creux d'une lointaine vallée exposée à l'ennemi, venait dans la maison voisine du père du vieil homme, un paysan gagné à la cause Vietminh, parler avec ses interrogateurs communistes. «Je le voyais s'entretenir avec eux, ils mangent ensemble. On servait à de Castries une nourriture tout expats cuisinée pour lui.»

Un certain mystère entoure le séjour du colonel - nommé général durant le siège -, qui fut peut-être confiné ici durant plusieurs mois, jusqu'à sa libération, en septembre de la même année : le vaincu de Dien Bien Phu a peu parlé de sa guerre après le conflit. Il n'a pas laissé de Mémoires. Bien des livres ont été écrits sur les «goulags viets», où des milliers de prisonniers périrent parmi les quelque 20 000 soldats détenus, mais aucun ne mentionne cette mesure de paysans, perdue quelque part dans le Vietnam profond.

M. Ma trace les souvenirs, réfléchit : «Il avait l'air si triste, de Castries, son pays devait bien lui manquer», se rappelle, d'un ton un peu songeur, le dernier témoin d'une époque révolue. Et sa remarque résonne étrangement, telle une épitaphe, celle qu'ose avec respect le vainqueur à l'égard du combattant vaincu. La guerre d'Indochine aura au minimum causé 600 000 morts : 500 000 côté Vietminh, 100 000 pour les militaires déployés par Paris, dont «seulement» 20 000 Français, 11 000 légionnaires étrangers (pour beaucoup allemands), 15 000 Africains et 46 000 Indochinois.

Thanh Cong, la maison oubliée

C'est une maison rouge adossée à la colline. Une ruine, plutôt. Dans l'après-midi pluvieux, au terme d'un parcours à saute-rièze dans la montagne du nord du Vietnam, c'est à peine si, de prime abord, on la distingue dans la brume. Cette bâtisse fanlômme fut celle du directeur français d'une mine de tungstène, qui appartenait dans les années 1930 à la Société des mines du Haut-Tonkin.

En ce temps-là, ce devait être une résidence de fonction coquette. Même si les poutres menaçaient de s'effondrer et que la végétation a envahi les pièces, la cheminée du salon, presque intacte, évoque le confort bourgeois d'antan. A quoi pouvait bien penser le directeur, lors des momes et froides soirées de l'hiver tonkinois, en regardant les bûches flamber dans l'âtre ? On l'imagine un peu mélancolique, sur sa colline perdue entre ciel et montagnes - sans doute le seul Européen parmi les employés vietnamiens et chinois.

Sa «maison rouge» est désormais classée à l'Unesco, comme l'indique un panneau, mais personne ne semble jamais passer ici. En cet après-midi de juin 2024, elle est l'image de la vieillesse de l'Indochine, condamnée à l'oubli, comme de vieilles photos aux couleurs passées, égarées dans un tiroir à souvenirs. ■

BRUNO PHILIP

FIN

LE COURRIER DU VIETNAM



N°31 (6171)
26/7 - 1/8/2024

15.000 VND

Le Vietnam en français, la francophonie au Vietnam

Le secrétaire général du Parti
Nguyễn Phú Trọng
14/4/1944 - 19/7/2024



POLITIQUE

Le secrétaire général du PCV, 6
Nguyễn Phú Trọng, s'est éteint



SPORTS

36 La délégation vietnamienne se lance
à la conquête des JO de Paris 2024



SÉLECTION DU CONCOURS 2023

40 L'architecture française au Vietnam,
un héritage bien préservé

FRANCOPHONIE

42 "Jeunes Reporters Francophones 2024"
Créer, innover, entreprendre en français

SOCIÉTÉ

Mission sacrée : recherche des débris 18
des soldats martyrs

DOSSIER

Les citoyens doivent bénéficier 25
de la transformation numérique



INTERNATIONAL

47 Malvoiyants, des Hongkongais manœuvrent
le bateau-dragon

CUISINE

58 Crêpes vietnamiennes



ÉCONOMIE

Le Vietnam ambitionne 32
une croissance de 7% en 2024

PUBLIREPORTAGE

60 Programme de promotion
du tourisme Vietnam - Cambodge

**LE COURRIER
DU VIETNAM**

Publié par l'Agence Vietnamienne
d'Information (AVI)

RÉDACTRICE EN CHEF : Nguyễn Hồng Nga

RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE : Đoàn Thị Y Vi - SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Nguyễn Thị Kim Chung

Siège social > 79, rue Ly Thuong Kiet, arr. de Hoan Kiem, Hanoi - Tél.: (+84) 24 38 25 20 96

Abonnement et publicité : (+84) 24 39 33 45 87 - Télécopieur: (+84) 24 38 25 83 68 - Courriel : courrier@vnanet.vn

Bureau de représentation à Hô Chi Minh-Ville> Responsable : Nguyễn Tân Đạt 116-118, rue Nguyễn Thị

Minh Khai, 3^e arr, Hô Chi Minh-Ville - Tél.: Publicité : (+84) 28 39 30 32 33 - Abonnement : (+84) 28 39 30 45 81

Télécopieur : (+84) 28 39 30 47 23 - Courriel : courrierhcm@gmail.com

Photo de la Une : VNA/CVN - Impression : VINADATAXA

Maquette : Marc Provot et Dang Duc Tuê - Permis de publication : 25/GP-BTTTT

[https://www.youtube.com/
watch?v=tLOBLSplAg8](https://www.youtube.com/watch?v=tLOBLSplAg8)



Respected Comrade Kim Jong Un Gives Field Guidance over Construction of Wonsan Kalma Coastal Tourist Area



Pyongyang, July 18 (KCNA) -- The leadership of the great father, who has always worked heart and soul to provide our people with the most civilized and happy life, gave birth to another story of love in the Wonsan Kalma area turning into a beautiful cultural tourist resort for the people.

Kim Jong Un, general secretary of the Workers' Party of Korea and president of the State Affairs of the Democratic People's Republic of Korea, gave field guidance over the construction of the Wonsan Kalma coastal tourist area on July 16.

Accompanying him were Kim Tok Hun, member of the Presidium of the Political Bureau of the C.C., WPK and premier of the Cabinet, and Jo Yong Won, Ri Il Hwan, Kim Jae Ryong, Pak Thae Song and other secretaries of the C.C., WPK, Pak Jong Gun, vice-premier of the Cabinet and chairman of the State Planning Commission, major commanding officers of the armed forces organs, officials concerned of the C.C., WPK, Kangwon Province and the design sector.

The respected Comrade **Kim Jong Un** personally initiated the construction of a unique and modern coastal tourist city of Korean style, of which we can be proud in the eyes of the world, and visited the construction site several times to indicate the orientation and ways for the successful development project and has guided the whole course of construction step by step. Thanks to his ceaseless devotion and wise leadership, a magnificent and grand panorama is taking on its shape as a paradise of people in Myongsasipri, a scenic spot in the East Sea of Korea.

All the builders have turned out in high spirits with a firm determination to successfully complete the construction of the Wonsan Kalma coastal tourist area and fully demonstrate the validity of the people-first politics of the WPK. They perform fresh miracles and feats every day, true to **Kim Jong Un's** noble intention to make devoted service for the well-being of the people, thus carrying out the construction goal set forth by the Party Central Committee without fail.

Feasting his eyes on the panoramic view of the vast tourist area stretched along the coastline, **Kim Jong Un**, with a broad smile on his face, said that it's really beautiful and spectacular and the peculiar sight of the picturesque coastal scenic spot refreshed him, repeatedly expressing great satisfaction at the fact that it has taken on its impeccable appearance as a world-level coastal tourist city as planned.

He highly praised the builders for bringing about collective innovations in ensuring both the speed and quality of construction, true to the Party Central Committee's plan to build the Wonsan Kalma coastal tourist area as a monumental edifice of eternal value for the people.

He stressed the need to further expand the successes in the construction, not slackening the spirit, as the project has entered the final stage, calling on the commanding officers to put higher demands, the builders to display redoubled efforts and the construction inspection organs to enhance their responsibility and role to the maximum.

He convened a consultative meeting with officials accompanying him on the spot to discuss the practical matters for making full preparations for the operation of the Wonsan Kalma coastal tourist area according to a well thought-out plan as the 19th Enlarged Meeting of the Political Bureau of the Eighth Central Committee of the WPK decided to open the coastal tourist area by next May.

Stressing the importance of making good preparations for the operation of the tourist area, he said it is important to build a fine resort but it is also a key issue to ensure perfect service and operation appropriate to its class. However fashionable its facilities are, it will depreciate in its value as a tourist area if the level of the service and operation is low, he added.

Noting that the capacity of the service and operation and its feasibility should be scientifically examined to properly select service units, he called for making preparations for operation on a full scale from now on. And he specified the orientation for doing so and took a series of important measures.

The meeting discussed all the issues arising in the preparations for ensuring smooth operation of the tourist area, including the issue of ensuring the parking space suitable for the capacity of the tourist area, building an amusement park and a leisure activity area, ensuring the capacity for garbage and sewage treatment and training experts for all services.

Wonsan is a coastal city of natural and geographical beauty, and, in particular, Myongsasipri of the Kalma peninsula has long been known as one of the most famous scenic spots, he said, adding that a coastal wonderland to be known to the world as the best tourist resort of the DPRK would be successfully built as its national treasure to

surely win Myongsasipri the fame as a pride of Wonsan and the best tourist attraction in the near future.

Stressing the need to boost tourism in a long-term manner on the basis of the experience gained in the construction of the coastal tourist area, he said that as our country is surrounded by the sea on its eastern and western sides and has lots of scenic spots on its eastern coast, including Mt Kumgang, Mt Chilbo, Majon, Kumya, Riwon and Yombunjin, it is needed to steadily implement the policy of concentrating on making rational use of the abundant coastal resources of tourism. And he called for taking long-term steps to exploit the resources of sports-based, leisure-oriented, sightseeing coastal tourism as the resources of coastal tourism in a unique manner.

After receiving the important instructions of **Kim Jong Un** that clearly indicated the path for new development of national tourism and advanced the precious guidelines and ways for achieving comprehensive rejuvenation of Korean-style socialism and providing the people with a happier life, all the officials deeply realized once again the faith that the plan and determination of the WPK Central Committee are an immutable science and truth, and made a firm pledge to fulfil their responsibility and duty in the important and worthwhile struggle for creating better civilization of the Korean people, true to his leadership. -0-











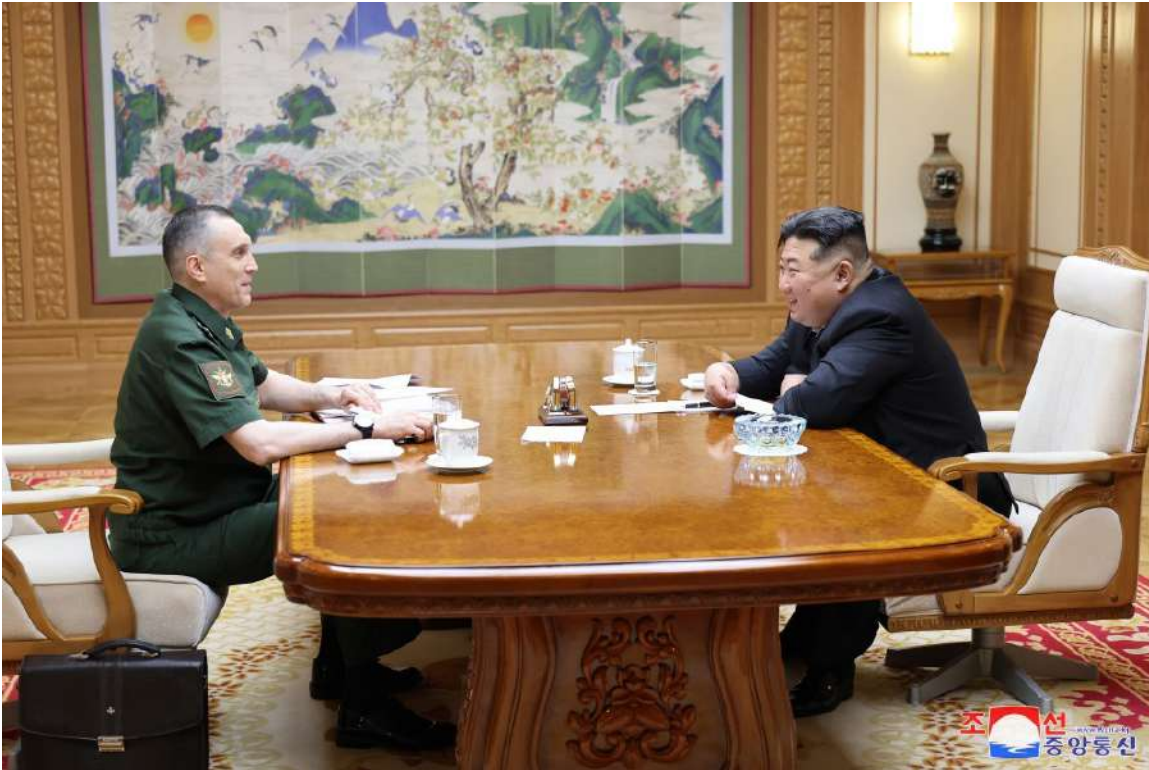






www.kcna.kp (Juche113.7.18.)

Respected Comrade Kim Jong Un Receives Military Delegation of Russian Federation



Pyongyang, July 19 (KCNA) -- **Kim Jong Un**, general secretary of the Workers' Party of Korea and president of the State Affairs of the Democratic People's Republic of Korea, received a military delegation of the Russian Federation led by Vice-Minister of Defence Aleksey Krivoruchko on July 18.

He had a talk with the vice-minister of Defence of the Russian Federation.

The head of the delegation courteously conveyed the warm greetings of Vladimir Vladimirovich Putin, president of the Russian Federation, to the DPRK leader.

Kim Jong Un expressed deep thanks for it and asked him to convey his kindly greetings to the Russian President.

At the talk they shared a common understanding of the importance and necessity of the military cooperation between the two countries for defending mutual security interests.

Kim Jong Un extended militant greetings to the Russian army and people waging a sacred war of justice for defending the sovereign rights and security of their state and expressed the DPRK government's and people's invariably strong support for and firm solidarity with them over the special military operations in Ukraine.

Appreciating once again the great significance of the DPRK-Russia Pyongyang summit held last June, he stressed the need for the armies of the two countries, linked by long-standing historical tradition and militant ties, to get united more firmly to dynamically lead the DPRK-Russia relations in the new era and play an important part in defending regional and global peace and international justice.

The talk took place at the headquarters building of the Central Committee of the WPK. -
0-

www.kcna.kp (Juche113.7.19.)